

MAX TASTAVY, UN TAURINO ROMANTIQUE

Il existe un autoportrait de Goya où le peintre – un homme massif, la chevelure en bataille, un peu tassé dans son fauteuil – paraît absent, le regard tourné vers l'intérieur, préoccupé, dirait-on, par l'autrefois, les souvenirs, ce que fût sa vie... Max Tastavy, qui me reçoit dans son mas de Guéry, assis derrière une grande et lourde table, fait resurgir dans ma mémoire, l'espace d'un instant, l'expression méditative de l'Aragonais. Mais, ne l'est-il pas aussi un peu Aragonais (n'y a-t-il pas aux confins de la province un village montagnard, Tastavíns ?) ? et, tout à la fois, Wisigoth, Occitan, attaché à la terre, la vigne et la langue !

Il est devenu Espagnol, ou l'a toujours été depuis Jaume I^{er} d'Aragon, et c'est, lancé par un emportement d'adolescent, une aimantation, qu'il franchit la frontière le 25 février 1945, poussé par des paroles « définitives » et une rupture familiale « irrévocable ». Ce nouveau Lazarillo fera sur les routes d'attachantes rencontres, dont, plus de soixante ans plus tard, il parle encore avec émotion. C'est Octavio (...qui deviendra gouverneur de la province de Gérone), c'est Juan Manuel, le tout jeune « directeur » d'un Préventorium, près de Mataró, où il vient échouer. Préventorium, orphelinat, colonie de vacances, prytanée militaire, l'établissement est un peu tout cela, recueillant les gamins en souffrance, les abandonnés, les malades... et surtout les affamés. La faim contrôle tout, décide de tout, s'étend partout à l'époque. Juan Manuel tient, en fait, une vaste cantine qui nourrit, vaille que vaille, trois « centuries » de maigrichons dont la plupart n'ont pas encore de pantalons longs. Il est le père de tous. C'est une cantine franquiste, dont le régime (dans tous les sens du mot) offre au jeune Tastavy la survie, un tempérament pour le restant de son existence, et une sorte d'âme espagnole qui va laisser une empreinte indélébile, immédiatement reconnaissable, qui lui servira tout au long de sa vie, notamment lorsqu'il intégrera le milieu des affaires, où les *taurinos* n'auront pas de mal à le reconnaître comme un des leurs. Il reste huit à neuf mois dans ce caravansérail où il s'imprègne de la diversité des origines (toutes les provinces espagnoles sont représentées, comme les pays d'Amérique latine), des modes de pensée, des réactions devant l'adversité...

Il regagne ensuite le giron familial. Les remous de la Libération sont un peu estompés et un semblant de vie normale revoit le jour. Max suit régulièrement son père, négociant en vins, qui importe une partie de son stock d'Espagne¹ et se rend souvent de l'autre côté des Pyrénées dès l'ouverture de la frontière en 1948. On fait souvent coïncider les affaires avec des week-ends festifs pour voir des courses à Barcelone, Valence ou Saint-Sébastien. Il l'avait déjà accompagné aux arènes de Béziers autrefois, il avait déjà connu les arènes de Barcelone en 45 (c'est un des rares français à avoir vu « Manolete »...), il verra de plus en plus de corridas à Madrid, où on le retrouve... en classe de philo, au lycée français ! La fiche, à son nom, de l'établissement où il a été inscrit, porterait, dit-il en riant, la mention « Inconnu »... C'est qu'il loge dans une pension, libre comme l'air, court les nombreux élevages – ce qui prend du temps et mobilise pas mal d'énergie – et fréquente, bien sûr, les arènes, le dimanche. Ces expéditions au *campo* façonnent son *afición* et lui laisseront pour toujours une idée bien précise de ce que doit être le toro de combat. Mais, à la différence des autres français de sa génération qui, restés au pays, développent la passion taurine en groupe, qui discutent après la course entre copains, qui intègrent des clubs et lisent sagement la presse spécialisée, lui, reste solitaire, ne se reconnaît pas de chef de file, et n'a ni guide ni mentor ! Se sent-il profondément « espagnol », donc supérieur ? a-t-il un vague mépris pour ses compatriotes qui n'ont pas eu son parcours ni ses expériences ? Quoiqu'il en soit, s'il se mêle à une tribu, de retour en France (à Paris, à la faculté de Droit), c'est celle des étudiants sud-américains, trop

¹ Les fils de Max Tastavy qui gèrent actuellement la propriété jurent leurs grands dieux que cette époque est bien révolue et que toute la production actuelle est purement locale !

heureux de trouver en lui un cicerone, un traducteur, un ami, un connaisseur des toros ! Il y fréquentera, entre autres, Mario Vargas Llosa... Puis, toujours dédaigneux des milieux aficionados méridionaux, il repart – il a 22 ans – avec sa jeune épouse, ne supportant pas l'idée qu'elle ne comprenne pas toutes les subtilités du castillan et, grâce aux contacts qu'il a conservés, s'installe pour un court séjour linguistique de deux mois, à Barcelone... Ils y resteront cinq ans et le catalan n'aura plus de mystères pour eux ! Pour vivre, puisqu'ils apprennent la langue des autres, ils en profitent pour enseigner la leur : ils deviendront professeurs de français à l'école Berlitz ! Un abonnement est vite pris à la Monumental catalane, à l'époque en pleine effervescence : corridas les jeudis et dimanches, répétition permanente des idoles locales, Joaquín Bernadó et *Chamaco* ! Max Tastavy devient un habitué et approfondit encore ses connaissances grâce à des *tertulias* improvisées sur le ciment du tendido 8.

Ce n'est qu'au début des années soixante, de retour en France après un intermède de deux ans en Tunisie « comme instituteur dans une école coranique » (rires) qu'il intègre enfin, une fois fixé à Béziers – sous la pression d'un ami de la famille et avec quelque réticence, car cet individualiste, paradoxalement tourné vers les autres, n'a jamais beaucoup aimé les associations... –, un club taurin, l'*Union Taurine Biterroise*. Puis, les années passent et les férias défilent. Dans sa ville, il est socialement intégré par ses racines familiales, par sa profession et ses responsabilités au sein d'un groupe bancaire, son charisme fera le reste : le voilà rapidement élu (il n'est même pas président d'un club !)... à la tête de la *Fédération des Sociétés Taurines de France*, où il succède à Pierre Dupuy². Il est en compétition avec Yves Layalle et Simon Casas. Lors de l'Assemblée Générale, un aficionado se lève :

– La *Fédération* ne doit pas être dirigée par des gens plus ou moins liés aux professionnels du monde taurin. Je ne voterai donc pas pour eux. Mais, je ne voterai pas non plus pour Max Tastavy... car je ne le connais pas et je ne l'ai jamais vu !

C'est René Chavanieu, avec lequel va débiter une longue amitié !

– « La *Fédération* ressemblait à quoi, dans ces années-là ?

– Il n'y avait pas d'unité, chaque club était refermé sur lui-même, sans vie commune. Avec mon secrétaire, Jacques Dalquier, nous avons pris notre bâton de pèlerin et nous avons fait le tour des clubs, nous apercevant de l'immense fossé qui existait entre le Sud-Est et le Sud-Ouest. Petit à petit, nous sommes arrivés à faire vivre la *Fédération*, à faire prendre conscience à chaque région de l'existence des autres. » Il s'interrompt un moment ; dans la mémoire la nostalgie prend le pas sur l'action passée... « À Bayonne, il y avait Claude Pelletier, à Bordeaux, Briscadieu, Vincent Bourg et les frères Biec... » et, remontant davantage encore le cours du temps : « Je me suis beaucoup inspiré des grands anciens de Béziers, Henri Marc et Jean Cavaillés *Perdigón*. Un silence, puis il retrouve le fil du combat : « Nous avons eu des congrès importants ! Nous avons essayé d'être *toristas* ! »

Torista ! Le mot est lâché. Évocateur et fier il résume toute une philosophie, toute une manière d'aimer la corrida. Et c'est un nouveau paradoxe : à côté du voyageur solitaire des passions taurines devenu le berger rassembleur de troupeaux (d'ailleurs vite lassé par les conflits d'intérêts et la tortueuse politique taurine...) va surgir un nouveau personnage au double visage, l'organisateur de courses, l'*empresa*, rouage assujéti à la mécanique inexorable du *mundillo*, plaqué sur l'aficionado intègre, celui qui n'admet aucune concession, aucune entorse ! On devine déjà l'issue du match, mais les rounds successifs promettent d'être passionnants !

Tout commence par un quiproquo. Hubert Yonnet lui demande un jour :

– Ça vous dirait d'avoir des Miuras à Béziers ?

Et Max Tastavy, envisageant la question sous l'angle de l'aficionado *torista*, de répondre avec enthousiasme ! Il s'agissait, en fait, de s'impliquer dans l'organisation, de faire le saut dans le grand

² Il présidera de 1975 à 1978.

bain du négoce du toro, d'entrouvrir la porte du *mundillo*. Il accepte. Le voilà à Barcelone, piloté par le banderillero hispano-arlésien Pedro Romero, à la rencontre d'un des grands du milieu des affaires taurines, don Pedro Balaña. À la fin de l'entretien, le cigare de don Pedro est à demi-consumé et l'*abrazo* est sincère. La formation espagnole de l'adolescence a fait merveille :

– La greffe a pris tout de suite, et je crois que c'est grâce à mes premières années en Espagne, car ils avaient affaire à quelqu'un qui, non seulement, parlait bien espagnol, mais encore avait l'esprit espagnol et s'intéressait aux toros...

Il y a quand même une petite condition, et Balaña lui glisse, juste avant de refermer la porte, avec un clin d'œil malicieux : « Si tu nous fais obtenir Béziers... »

– C'est Ferdinand Aymé, qui avait Béziers, à l'époque ?

– Oui, c'était Aymé et *Choperita*. Mais, dans le langage tauromachique espagnol, ces années-là, on ne disait jamais : Aymé s'occupe de Nîmes ou de Béziers ; Dangou, de Bayonne, etc. mais : *Chopera* a telle arène française, *Choperita*, telle autre, Balaña une troisième...

On lui confie, à titre de galop d'essai, la mission de surveiller le bon paiement des services rendus par la maison Balaña à la ville de Palavas et à ses arènes, puis, après un an, de choisir les *carteles*, avec Cisneros. Entre-temps il se lie d'amitié avec Dámaso Gómez, *Morenito de Maracay*, Victor Mendes, *El Viti...* et *Gonzalito*, pittoresque personnage de cette Cour des Miracles permanente qu'est le microcosme taurin, valet d'épées, apoderado, représentant de ceci ou de cela, entremetteur, organisateur de rêves et fossoyeur de réalités, mais porteur de multiples clefs qui ouvrent bien des portes.

– En 1979-80, comme un fruit mûr (j'avais « travaillé » la municipalité, qui était communiste...), nous avons eu les arènes de Béziers...

Pour cinq ans, débute alors la grande période de Max Tastavy, « para el recuerdo », comme il dit ! où, intégré dans une équipe puissante (un consortium qui gère plus d'une quinzaine d'arènes) il bénéficiera des avantages et des inconvénients du système. Il adopte la *guayabera* et le *puro*. On frappe à sa porte pour obtenir un contrat :

– À ce moment-là, il est très facile (et très ennuyeux...) de connaître des toreros ! Et, quand tu ne les connais pas, ils se font connaître... Et il ajoute, trop péremptoire : La fréquentation des toreros est très décevante, en dehors de l'arène... ! pour s'empresse d'exclure de la liste, nombre de ses amis, au premier rang desquels Victor Mendes et surtout Santiago Martín *El Viti*, pour lequel il a une grande admiration ! Il a une affection particulière, aussi, pour Richard Milian, aidé à ses débuts, puis incorporé dans la *casa*, avec de notables succès à Séville, Barcelone... et une geste héroïque avec les Miuras de Béziers (ah ! cette course du 15 août 1983, avec *Nimeño II* et Victor !). Nombre d'anecdotes remontent à la surface : chez Sepúlveda un toro qui fait partie d'un lot pour Béziers présente une discrète boiterie. Le mayoral se veut rassurant : « No pasa nada ! » et affirme que la claudication n'est que passagère. L'adjoint biterrois à la Tauromachie, dûment chapitré sur la picaresque du *mundillo*, bien endoctriné, et avant tout soucieux de ne pas passer pour un benêt, ne veut rien savoir et après force discussions refuse la bête. Le toro ira finalement à Salamanque... et remportera le prix de la Féria ! Un épisode parmi tant d'autres qui persuadera notre homme qu'un coup d'œil de mayoral vaut cent discours d'aficionados et qui le fera toujours vivement réagir à l'équation simpliste : dans le *mundillo* ? tous pourris !

Et, l'*afeitado*, évidemment ! L'*afeitado* que les proches du torero (souvent les pères, engeance redoutable...) lui réclament, dans des arènes de village, des non piquées... Cette pratique qu'il croise à plusieurs reprises, comme lors de ce voyage où, de retour d'Andalousie, il suit dans sa voiture deux camions chargés des classiques caissons et marqués de l'habituel « Toros de lidia ». L'un est pour Béziers, le second, qui les a rejoints il y a peu, pour une autre arène française. La route est monotone et ce n'est pas immédiatement que l'on s'aperçoit que le second véhicule ne suit plus. Il a filé vers Cáceres, attendu dans les corrales des arènes, pour « arreglar los pitones »,

comme Max l'apprendra plus tard... Les picadors aussi, sont les rois pour vous mettre des bâtons dans les roues : À une certaine période, la plaza de Béziers est en froid avec Heyral et ne recourt plus aux services de sa cavalerie. Elle crée sa propre écurie... assez médiocre, il faut bien le dire, et que les *piqueros* refusent de monter ! Paseo retardé, effervescence dans le *patio de caballos*, menaces et vilains gestes, le ton monte. Cisneros calmera vite le jeu, en avertissant les grévistes qu'aucun d'entre eux, s'ils persistent, ne franchira plus la porte des dix-huit arènes de la « maison ». C'est parfois utile d'avoir des acolytes aux reins solides !

De cette aventure, Max Tastavy ne retient pas que les déboires ; lui qui vient du monde rural ne pouvait que magnifier ce rapport au *campo*, cette vision « complètement différente » qu'a l'acheteur d'une corrida, par rapport au simple aficionado amoureux du toro dans son milieu naturel. L'engouement actuel de la visite de *ganaderías* (favorisé par les activités para touristiques des éleveurs...), c'est parfait, dit-il, mais prendre possession des toros (possession amoureuse ?) c'est autre chose ! Si on ne les a pas élevés, on en est bien propriétaire pour quelques jours : « "Son" toro, on le voit différent à l'embarquement, différent dans les corrales (où on va le voir toutes les deux heures !), différent dans l'arène ! C'est très difficile de le juger, c'est passionnant... »

Passionnante, aussi, la découverte de nouveaux talents. En septembre 1981, Tastavy est à Jerez. Il veut prendre quelques contacts avec les éleveurs du coin. Boneu, de la maison Balaña, s'occupe de la délégation biterroise, retient les hôtels, prend les rendez-vous, joue les intermédiaires. Il a prévu de clore le programme par la *Feria de la Vendimia*. À l'une des corridas, un torero « de la tierra » (il est de Sanlúcar) est engagé in extremis, comme remplaçant, pour pallier à une blessure. Pas le temps de modifier les affiches. Max Tastavy, qui le connaît pourtant, pour l'avoir vu toréer deux fois, comme novillero, à Nîmes et à Barcelone, ne met pas de nom sur ce visage (il faut dire que la manière du torero a beaucoup changé...). Lui et son épouse (qui le suit souvent et le conseille « con mucha vista » !) sortent des arènes profondément impressionnés par des détails d'une classe immense et, surtout, une estocade d'une grande émotion et d'une sincérité absolue.

– Qui est-ce ? demandent-t-il aux *taurinos* qui les accompagnent.

– Un type d'ici, il s'appelle Ojeda. Paco Ojeda.

– Nous le voulons pour la prochaine feria de Béziers !

– Vous êtes fous ! En France, il vous faut des vedettes confirmées, des *figuras*, pour attirer le monde, pas des toreros imprévisibles. Ici, il fonctionne bien, à Sanlúcar, le Puerto, Trebujena, Jerez, mais pas plus !

Notre *empresa* insiste, sa femme davantage encore. On en reparle, plus tard, avec Cisneros et Balaña qui tiennent toujours le même discours. Opiniâtre, Max finit par emporter le morceau : « Te rebajaremos el precio del cartel ! », ajoutent même les Barcelonais. Quel est le risque ? Paco Ojeda, l'inconnu, fait le paseo le 15 août 1982 à Béziers, accueillant « magistralement » (écrit Francis Cantier dans la revue « Toros ») ses adversaires à la véronique, signant de belles faenas (et pas à n'importe quels toros ! *Paquito*, parlant des Atanasio Fernández, affirme : « on se serait cru revenus au temps de Domingo Ortega » !) et tuant « magnifiquement ». Il coupe trois oreilles... et explosera l'année suivante pour la carrière que l'on sait. Max Tastavy en est très fier et y tient beaucoup, c'est lui qui a révélé Ojeda en France, comme matador de toros. Et Juanito Belmonte lui a même proposé de devenir le représentant du Sanluqueño !

Le métier d'organisateur recèle donc bien des satisfactions. Foncièrement optimiste, notre « planétaire » préfère oublier les erreurs. Mais, il reconnaît volontiers en avoir commises, emporté par les sentiments romantiques qui le gouvernent ! Il avoue moins facilement avoir été roulé dans la farine par plus madré que lui. Quant à l'inévitable imbroglio politique qui accompagne toute prise en mains des arènes, et les intrigues locales pour le pouvoir, il aurait préféré ne pas les connaître, pour s'éviter les douloureux souvenirs qui resurgissent parfois... Après Béziers, il s'est occupé de Fréjus deux ans, sans pouvoir y développer pleinement cette conception de l'*empresa* artisanale, à

échelle humaine, responsable et aficionada dont il rêve encore. Une *empresa* qui pourrait faire mentir l'adage « Cuando hay toros, no hay toreros... »

Toujours actif, projeté dans l'avenir, maîtrisant la nostalgie, Max Tastavy a créé ces dernières années nombre d'associations et de manifestations taurines et culturelles : « ABC » (Association Béziers Culture) emmène qui veut s'embarquer, au travers de conférences et de voyages, à la découverte de multiples cultures (Max jure, la main sur le cœur, que la rencontre avec les cultures hispaniques et taurines est pur hasard) ; « Tendido 7 » est plus élitiste, purement taumachique et rigoureusement *torista*. Les « Lectures Taurines » annuelles rassemblent les amateurs de textes rares et d'émotions feutrées dans des décors chargés d'histoire... Pendant quelques mois, également, cet homme *polifacético* a participé à la traduction des nouvelles d'Eugenio Noel, pittoresque écrivain, adversaire farouche de la corrida, littéralement envoûté et conquis par son sujet, « Las capeas »³, héroïque épopée des courses de villages en Castille, au début du XX^e siècle. À côté des autres traducteurs – un littéraire et un grammairien, dirons-nous... – il s'est mis dans la peau du *maletilla*, du *torerillo*, du paysan, de l'éleveur local, du hobereau du cru... pour décrypter leur langage, décoder leur « espagnolisme », nous les rendre accessibles... bref, jouer une fois de plus le rôle du passeur, cela lui va si bien !

Marc THOREL

³ Édité par l'UBTF sous le titre *Les toros du désespoir*.